

L'est ba : (patois du district de Grandson)

Autor(en): **S.G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 50

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210000>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Et voilà comment fut inventé le bébé complet qui honorait également son père et sa mère.

Cruchet mourut très vieux, un peu avant la guerre de 1870, et pauvre, ainsi qu'il convient à un inventeur. Et son nom fut bientôt oublié. »

Les jeunes filles.

Les jeunes filles d'autrefois
Allaient aux champs, allaient au bois,
Bien sagement, les beaux dimanches,
— Avec un garçon, quelquefois —
Les jeunes filles d'autrefois,
S'en allaient cueillir les pervenches.
Les jeunes filles d'à présent
Ont un petit air méprisant
Pour le printemps et la verdure.
Pour trouver cela suffisant,
Les jeunes filles d'à présent
Ont bien trop de littérature !
Les jeunes filles d'autrefois
Savaient travailler de leurs doigts ;
Elles tricotaient la mitaine
Et cuisinaient tout à la fois.
Les jeunes filles d'autrefois
Raccommodaient les bas de laine.
Les jeunes filles d'à présent
N'ont plus de ces soucis pesants.
Marchant vers la Terre promise,
Vers leur idéal séduisant,
Les jeunes filles d'à présent
Ne sauraient tailler leur chemise.
Les jeunes filles d'autrefois
Aimaient bien aussi — quelquefois —
Et brodaient leur petit poème.
Au garçon qui serrait leurs doigts,
Les jeunes filles d'autrefois
Disaient tout bonnement : « Je t'aime ».
Les jeunes filles d'à présent
Cherchent les lois du sentiment,
Les raisons de l'amour lui-même.
De l'amour, elles vont disant,
Les jeunes filles d'à présent,
« Oh ! l'amour... c'est tout un problème ! »

AD. VILLEMARD.

VIE DE FAMILLE

PAR ci, par là, quelque rare représentant de cette époque que, justement ou non, l'on a baptisée le « bon vieux temps », parle encore de la « vie de famille » et de son charme. Et nous, les gens de ce temps-ci, nous le regardons, étonnés. La vie de famille, qu'est-ce que cela ?

Alors, le représentant du bon vieux temps lève les yeux et les bras au ciel, exhale de profonds soupirs, entrecoupés de « hélas ! » lamentables.

— Ah ! oui ; ah ! parlez-en, de votre temps moderne. C'est du joli, que votre progrès, dont vous avez toujours plein la bouche. Quand vous avez lâché ce mot magique : le progrès ! il semble qu'il n'y ait plus rien à dire ! Le progrès ! Où est-il, le progrès ? Où ?...

De fait, la réponse n'est pas facile. Le progrès, c'est vite dit ; mais ça ne signifie pas grand-chose. Ce mot, si courant, si répandu, s'accommode de tous les accouplements. On le met à toutes sauces. Il fait son petit effet dans toutes les bouches, encore que, de l'une à l'autre, il change parfois complètement de sens.

« Somme toute, eût dit M. de la Palice, chacun voit le progrès où il lui plaît. Il y a autant de progrès divers que d'individus. »

Et le dictionnaire, duquel se réclament tous ces progrès, ne réussit même pas, dans son inflexible impartialité, à rétablir l'accord.

Le progrès ?... Eh bien... c'est... le progrès ! Voilà !...

Si cette explication ne suffit pas à l'honorable représentant du bon vieux temps, ma foi, tant pis pour lui. Tant peu qu'elle vaille, c'est encore la meilleure.

Pour la vie de famille, il est beaucoup plus

aisé de la définir, quand bien même nous n'en avons plus guère d'exemples sous les yeux.

« On se demande, écrivait l'autre jour un chroniqueur, dans un journal de notre canton, s'il est encore des gens pour goûter le plaisir de veiller en famille, dans la quiétude du chez soi. S'ils existent, nous envions leur bonheur. »

S'ils existent, en effet, ils sont rares, bien rares à coup sûr.

Nous ne parlons pas de ceux qui, n'ayant pas de famille, sont privés des charmes intimes de ces veillées autour de la table ou de la cheminée familiales.

Nous parlons moins encore de ceux qui possèdent une famille, mais en méconnaissent le prix, inestimable, et la quittent tous les soirs, sans avoir même l'excuse d'un prétexte acceptable.

Mais, outre les sans-famille, qu'il faut plaindre, et les « lâcheurs » de famille, sans excuse, il y a ceux que les circonstances ou les exigences de la vie mondaine détournent presque chaque soir de leur foyer. La politique, par exemple, les comités innombrables, les concerts, les conférences, les spectacles, qui sont légion.

Comment voulez-vous que la vie de famille y tienne ? Il n'est pas étonnant, d'ailleurs, à ce régime, qu'on ne sache plus rester chez soi. Lorsqu'un soir, par hasard — ch ! tout à fait par hasard — rien ne vous oblige à sortir et que l'on peut rester à la maison, on y est tout dépaycé.

Dépaycé, chez soi ! Cela semble une absurdité. Et, pourtant, cela est. On n'y a plus ses habitudes, son petit coin familial. Les fauteuils, bombés et durs, comme au sortir des mains du tapissier, n'ont pas le petit creux douillet, évocateur de longues méditation ou d'aimables causeries. La lampe promène ses rayons, étonnés, sur tout ce qui l'environne. Le feu, dans la cheminée, froide, semble garder jalousement une chaleur qui n'est point pour des inconnus. Qui sont, en effet, ce monsieur, cette dame, ces enfants, bâillant d'ennui, étalés dans les fauteuils ou les coudes sur la table, devant un livre quelconque, tourné à l'envers ? Qui sont-ils ?... Ce sont les maîtres de céans !

Il y a enfin ceux — les journalistes, par exemple, ces privilégiés du sort ?? — que le devoir professionnel arrache sans pitié à leur foyer, à leur famille, à leurs amis, pour courir les soirées, les banquets, les conférences, les assemblées, etc., afin de donner satisfaction au vain désir de ceux qui veulent, le lendemain, lire leur nom et leur éloge, plus ou moins sincère, dans les journaux.

La vie de famille ! C'est de l'histoire ancienne ; c'est une bonne chose qui file, file, file, disparaît, et que le progrès ne remplacera pas.

Mais peut-être, un jour, quand on sera las de toutes ces vanités, de toutes ces futilités, y reviendra-t-on, à la vie de famille !

Espérons-le ! Ce sera du « nouveau ». J. M.

Le mois propice. — Un paysan, dont la conscience n'était pas très tranquille, alla se confesser. Le prêtre ayant ouï les aveux de son paroissien, lui infligea, pour pénitence, un jeûne d'un mois.

Le paysan se récria :

— C'est trop, mon père, beaucoup trop ; je ne puis m'engager pour plus de huit jours.

Là-dessus, il s'en alla. Après quelques pas, il revint :

— Mon père, voulez-vous encore huit jours. Ça fera seize ?

— Mon fils, on ne marchande pas ici comme au marché.

— Puisqu'il en est ainsi, mon père, je jeûnerai un mois. Mais je choisirai le mois de février.

DANS L'EXPRESS

L'AUTRE jour, dans le rapide Berne-Lausanne. Au moment où la locomotive siffle pour le départ entrent en coup de vent dans le wagon, un monsieur et une dame. Le monsieur : gros, majestueux, solennel, catégorie des « Suis-je assez mirobolant ». La dame : fluette, timide, soumise, l'air de s'ennuyer royalement. Le couple s'installe, on part.

Le monsieur tire un livre de sa poche et se met à lire.

Bumplitz. Secousse violente au passage des aiguilles.

Le gros monsieur (*sans quitter son livre des yeux*). — C'était le moment, hein ?

La petite dame. — En effet !

Le gros monsieur se replonge dans sa lecture. Soupairs discrets de la petite dame. On franchit en coup de foudre la station de Thörishaus.

Le gros monsieur (*promenant un regard vague dans la campagne*). — Comme c'est vert !

La petite dame. — N'est-ce pas, mon ami !

Nouveau silence. Fiamatt, Schmitt, Guin.

La petite dame. — Tu n'as pas oublié les clefs, Gustave ?

Grognelement négatif du gros monsieur.

Fribourg. Cinq minutes d'arrêt. Le gros monsieur continue à lire avec acharnement.

La petite dame. — Nous sommes à Fribourg.

Pas de réponse.

Départ. Neyruz, Romont, Palézieux, Chexbres, Grandvaux. Durant tout le trajet, le gros monsieur n'a pas daigné ouvrir la bouche. Au moment où le train entre en gare de Lausanne, il se décide enfin à fermer son livre et à le remettre dans sa poche.

Le gros monsieur (*après avoir jeté un coup d'œil distraité sur les rangées de wagons noirs qui stationnent sur les voies de garage*). — Comme c'est vert !

La petite dame (*avec résignation*). — N'est-ce pas, mon ami !

Et dire que nos braves petites blanchisseuses chantent à plein gosier, le jour durant, en repassant avec ardeur les faux-cols de leurs clients :

L'amour, c'est le soleil,
C'est l'horizon vermeil,
C'est un joli roman,
Etc., etc.

Dans *Boccace*, peut-être. Mais dans l'express de Berne, oh ! la la ! M.-E. T.

L'EST BA

(Patois du district de Grandson.)

Vo sètè què din chlieu praisè dâo fin cârò dâo canton, per vè la frontièrè dè N'tsati, iò dèmeuront lè Vouègnâ, sont éloigné dè tu lè maidzo, dai sadze-fennè et dai framaciè. Quand faut allâ batsi, faut allâ âo diablo po allâ âo pridzo, et dâssè chlieu pourè dzein po quazi commin dai suvâdzo ; nè vèyont nion ein hivè què cauquè pouro voyageux què sè sont ègarâ.

On iâdzo din ièna dè chteû maizon, iò la mère étai mouârta dû on part d'ans, n'ètan plie rin què trai à l'otto po fairè leu train et po soigné leu bitè. L'avant prâo à fairè, quiet ? Ora, à n'on certain momin, nè faut-e pas què lo père tchizè malâdo ! L'étai vilbio et n'in attendant plie rin. Et poui vouailè oncouèra on beu què sè bôutsa, et nè la sèpa à l'ègnon nè lè movè et l'uârdzo nè puront lo déboutsî. Ma fai, què faillu-te faire ? Ion dai frâre, lo Fardinand, sè decida d'allâ consurtâ Pierro Dagon, à On-nin, po lo beu, et lo dotteu Malherba, à Binvèlâ, po lo père, et poui à la framaciè, à Grandson, quèri lè remîdo. Tot cin dèra ai z'inveron dè cin âo six heurè dè tin, peut-itrè mè. Lo Louis étai rechâ à l'otto ; l'a pu vèrè mouèri son père ; et s'impachintâvè dè vèrè rarevâ son frâre. L'al-

l'avé diègnî dè tîmps z'à autro sè lo véyai revèni. A la fin dai fin, lo vai dè llien què montàvé amont lo prà, et liai criè : « Fardinand, l'est ba ! »

« Lo quîn ! »

« Lo vilhio. »

« Lo diàbo t'acrazai què tè m'a fè pouairè ; j'ai cru què c'était lo beu ! » S. G.

Le piano idéal. — Le père François marie sa fille.

Le repas de noce se fera chez lui.

— Après le dîner, dit-il à sa femme, y faudra faire danser toute cette jeunesse. Y a un pianiste tout trouvé : ton neveu de Lausanne. Seulement, y a point d'piano.

— T'intiète pas, j'irai demander au fermier. Il en a un.

Et la mère Julie va faire sa demande.

— Volontiers, madame Julie. Je vous prêterai mon piano. Mais vous en aurez bien soin, surtout ! J'y tiens beaucoup, y faudrait pas m'l'abîmer.

La mère Julie partie, le fermier dit à sa femme :

— Dis donc, la mère Julie est venue me demander d'y prêter notre piano pour la noce à sa fille... J'y ai promis.

— Mais tu as eu tort. Je veux pas lui prêter mon piano.

— Pourquoi ? notre fille ne s'en sert jamais.

— Mais, à moi, il me sert : chaque fois que j'ai besoin de bon fil de fer, c'est toujours là que je le prends. Y en a pas d'milleur.

SERAIT-CE UN MYTHE ?

Napoléon fantôme. ¹

Des quatre frères de Napoléon, trois, dit-on, furent rois ; et ces trois rois sont le Printemps, qui règne sur les fleurs ; l'Été, qui règne sur les moissons ; et l'Automne, qui règne sur les fruits. Et comme ces trois saisons tiennent tout de la puissante influence du soleil, on nous dit que les trois frères de Napoléon tenaient de lui leur royauté et ne régnaient que par lui. Et quand on ajoute que, des quatre frères de Napoléon, il y en eut un qui ne fut point roi, c'est parce que, des quatre saisons de l'année, il en est une qui ne règne sur rien : c'est l'hiver.

Mais si, pour infirmer notre parallèle, on prétendait que l'hiver n'est pas sans empire, et qu'on voudrait lui attribuer la triste *principauté* des neiges et des frimas, qui, dans cette fâcheuse saison, blanchissent nos campagnes, notre réponse serait toute prête : c'est, dirions-nous, ce qu'on a voulu nous indiquer par la vaine et ridicule principauté dont on prétend que ce frère de Napoléon a été revêtu après la décadence de toute sa famille, principauté qu'on a attachée au village de *Canino*, de préférence à tout autre, parce que *canino* vient de *cani*, qui veut dire les cheveux blancs de la froide vieillesse, ce qui rappelle l'hiver. Car, aux yeux des poètes, les forêts qui couronnent nos coteaux en sont la chevelure ; et quand l'hiver les couvre de ses frimas, ce sont les cheveux blancs de la nature défaillante, dans la vieillesse de l'année :

Cum gelidus crescit canis in montibus humor.

Ainsi, le prétendu prince de *Canino* n'est que l'hiver personnifié ; l'hiver qui commence quand il ne reste plus rien des trois belles saisons, et que le soleil est dans le plus grand éloignement de nos contrées envahies par les fouguesux *enfants du Nord*, nom que les poètes donnent aux vents qui, venant de ces contrées, décolorent nos campagnes et les couvrent d'une odieuse blancheur ; ce qui a fourni le sujet de la fabuleuse invasion des peuples du Nord dans la France, où ils auraient fait disparaître un drapeau de diverses couleurs, dont elle était embellie, pour y substituer un drapeau blanc qui l'aurait couverte tout entière, après l'éloignement du fabuleux Napoléon. Mais il serait inutile

¹ Comme quoi Napoléon n'a jamais existé, par J.-B. Pérès, bibliothécaire de la ville d'Agon.

de répéter que ce n'est qu'un emblème des frimas que les vents du Nord nous apportent durant l'hiver, à la place des *aimables* couleurs que le soleil maintenant dans nos contrées, avant que par son déclin il se fût éloigné de nous ; toutes choses dont il est facile de voir l'analogie avec les fables ingénieuses que l'on a imaginées dans notre siècle.

60 Selon les mêmes fables, Napoléon eut deux femmes ; aussi en avait-on attribué deux au soleil. Ces deux femmes du soleil étaient la lune et la Terre : la Lune, selon les Grecs (c'est Plutarque qui l'atteste), et la Terre, selon les Egyptiens ; avec cette différence bien remarquable que, de l'une (c'est-à-dire de la Lune), le Soleil n'eut point de postérité, et que de l'autre il eut un fils, *un fils unique* : c'est le petit *Horus*, fils d'Osiris et d'Isis, c'est-à-dire du Soleil et de la Terre, comme on le voit dans l'*Histoire du Ciel*, T. 1, page 61 et suivantes. C'est une allégorie égyptienne, dans laquelle le petit *Horus*, né de la Terre fécondée par le Soleil, représente les fruits de l'agriculture ; et précisément on a placé la naissance du prétendu fils de Napoléon au 20 mars, à l'équinoxe du printemps, parce que c'est au printemps que les productions de l'agriculture prennent leur grand développement.

70 On dit que Napoléon mit fin à un fléau dévastateur qui *terrorisait* toute la France, et qu'on nomma l'hydre de la Révolution. Or, une hydre est un serpent, et peu importe l'espèce, surtout quand il s'agit d'une fable. C'est le serpent Python, reptile énorme qui était pour la Grèce l'objet d'une extrême terreur, qu'Apollon dissipa en tuant ce monstre, ce qui fut son premier exploit ; et c'est pour cela qu'on nous dit que Napoléon commença son règne en étouffant la révolution française, aussi chimérique que tout le reste ; car on voit bien que *révolution* est emprunté du mot latin *revolutus*, qui signale un serpent roulé sur lui-même. C'est Python, et rien de plus.

80 Le célèbre guerrier du XIX^e siècle avait, dit-on, douze maréchaux de son empire à la tête de ses armées, et quatre en non-activité. Or, les douze premiers (comme bien entendu) sont les douze signes du zodiaque, marchant sous les ordres du soleil Napoléon, et commandant chacun une division de l'innombrable armée des étoiles, qui est appelée *milice céleste* dans la Bible, et se trouve partagée en douze parties, correspondant aux douze signes du zodiaque. Tels sont les douze maréchaux qui, suivant nos fabuleuses chroniques, étaient en activité de service sous l'empereur Napoléon ; et les quatre autres, vraisemblablement, sont les quatre points cardinaux qui, immobiles au milieu du mouvement général, sont fort bien représentés par la non-activité dont il s'agit.

Ainsi, tous ces maréchaux, tant actifs qu'inactifs, sont des êtres purement symboliques, qui n'ont pas eu plus de réalité que leur chef.

(La fin, samedi).

ALMA. MARZELLA ET

LE COQ MÉCANIQUE

Le barnum d'un musée de cire allemand a eu l'idée lumineuse de traduire en français son catalogue. Voici quelques extraits de ce chef-d'œuvre :

« La danseuse acrobate Alma : ces artistes étaient en antiquité des personnes dont leurs productions appartenaient aux cérémonies religieuses du tous ensemble peuple, dans l'église du Caire était leurs nombres si grand, qu'il faut les renvoyer dans le faubourg Gîgeh.

Marzella la belle Grecque : renommée est la beauté renommée qui a fait tant la sensation au l'Exposition de Paris. Autrefois une danseuse des chemins lorsque le shah au son passage s'amourachait d'elle et la menait son épouse. La vêtements était brodé riche avec des diamants et des perles et toute sa tenture était luxurieuse. Elle était aussi invitée au table avec le shah et l'empereur d'Autriche.

Le coq de l'art mécanique : c'est un grand chef-d'œuvre de la mécanique, parce qu'il mouve au coqueliner le bec, frappe avec les ailes et a une voie comme un coq coquelinant naturel. Il est formé fidèlement à ce coq, qui

coqueline tous les jours à douze heures du midi au cathédrale du Strassburg. »

N'est-ce pas à rendre jaloux les fonctionnaires des bords de l'Aar, grands et petits — respectivement, comme ils disent — qui pondent du français fédéral ?

Le millionnaire et l'Esculape. — Un millionnaire à son médecin :

— Mon cher docteur, que vous dois-je pour vos excellents soins ?

— Ce que vous voudrez.

— Hum ! cela me reviendrait un peu cher.

— A lire dans la livraison de décembre de la *Bibliothèque Universelle* l'article vibrant d'Ed. Chapuisat sur la libération de Genève en 1813. On y trouvera, à côté d'autres illustrations, les portraits de Ch. Pictet de Rochemont et Fréd. Maurice, deux ardents patriotes genevois. Dans le domaine de la fiction, Henri Bachelin commence un roman, *Le village*, étude très fouillée de la vie du petit paysan franc-comtois, avec ses détails triviaux et terre à terre, mais avec aussi son coin de poésie. D'autres articles traitent de la question du travail à domicile (Ernest Lehr), de curieuses mœurs religieuses à Madagascar, des trahisons auxquelles sont exposés les auteurs de chefs-d'œuvre, tant artistiques que littéraires, le tout coupé par une autre nouvelle dramatique et des sonnets de style classique. Et, pour finir, les chroniques, toujours intéressantes. La *Bibliothèque Universelle* paraît à Lausanne le 1^{er} de chaque mois.

— Un beau portrait du vénérable Dr Guillaume, qui va abandonner la direction du Bureau fédéral de statistique, ouvre le dernier numéro de *La Patrie suisse*, où nos lecteurs trouveront entre autres le début d'une série d'articles consacrés aux travaux de l'Exposition nationale de 1914.

Politesse. — Il faut toujours être poli, disait une mère à son jeune fils, et en toute circonstance montrer qu'on est un petit garçon bien élevé. On en reçoit toujours la récompense. Par exemple, si tu marches sur le pied d'un monsieur, que dois-tu lui dire ?

— Pardon, monsieur. Est-ce que je vous ai fait mal ?

— C'est cela. Et si, te voyant si poli, le monsieur te donne deux sous, que dois-tu faire ?

— Je les prends, je lui dis merci, toujours bien poliment... et puis je tâche de trouver une nouvelle occasion de lui marcher sur le pied.

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine : Dimanche 14, en matinée : *Le Bonheur, mesdames !* comédie en 4 actes. — En soirée : *La Défense du foyer*, de Georges Jaccottet ; *La Demoiselle de Magasin*.

Mardi 16, deuxième de *Beethoven*, avec l'auteur, M. René Fauchois, et l'Orchestre symphonique.

Jedi 18, *Blanche Coline*, comédie en 3 actes, de Pierre Froudaie. Pour la première fois à Lausanne.

Vendredi 19, troisième et dernière de *Beethoven*, avec M. Fauchois et l'Orchestre symphonique.

Kursaal. — Pour sept jours, M. Lansac nous offre un programme extraordinaire. Il a acquis le droit exclusif de représenter la célèbre pièce de Jean Richepin : *La Glu*, qui est jouée par Mistiguet, Krauss et Capellani. Cette vue est un drame intense, admirable de vérité et d'un réalisme qui fait oublier l'art.

Au programme, aussi, les « Sevi...aneries de l'année », qu'interprétera la divette Seviante et sa troupe. Cette revue satirique et pleine d'esprit est une vraie pièce-revue.

Ce programme en entier sera donné samedi 13, mercredi 17, à moitié prix et dimanche 14 aux prix ordinaires, en matinées à 2 ½ h.

Amis de la nature et de la bonne peinture, rendez-vous tous aux Galeries du Commerce. Exposition de peinture, aquarelles, dessins. — Ch. Rambert, Fréd. Rougé, G. Flemwel. Entrée gratuite.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^e.